

Introduction Tome 2

Eric Rémy et Philippe Robert-Demontrond

Les « tournants » se succèdent en sciences sociales, donnant le tournis... Tournant linguistique, discursif, narratif, argumentatif, interprétatif, ou herméneutique, tournant affectif, tournant sensoriel, tournant somatique... Chaque tournant corrigeant des oublis, des absences, des négligences, pointant des impensés à penser d'urgence. Tantôt, ainsi, la consommation, que les économistes n'envisagent le plus souvent que dans sa rationalité calculatoire, est nouvellement considérée sous l'angle du signe, ou du texte, parfois du mythe, en insistant sur les signifiants, ou les signifiés ; tantôt elle est étudiée dans sa dynamique émotionnelle. Tantôt, seuls l'esprit et ses œuvres sont interrogés ; tantôt, c'est le corps qui est interpellé. Et tantôt, alors, le corps comme objet de culture, tantôt le corps comme sujet de culture. Tantôt donc, ce dont il s'agit est le corps comme dispositif d'expression, support communicationnel sur lequel se font pesants les projets culturels ; tantôt ce dont il s'agit est le corps pensant – posant le problème, pour la science, du pré-réflexif, de l'antéprédicatif.

Par delà ces divers tournants, des retours se dessinent. Le précédent tome trace ainsi le « retour au sujet », l'attention aux micro-processus, comme une réponse aux théories des macro-structures, où ont été originellement pensées les déterminismes cachés des comportements individuels. Le présent tome trace le « retour à l'acteur », comme une réponse aux théories qui, répondant elles-mêmes à ces théories du micro, ont repris la question des causalités œuvrant les individus à leur insu.

D'un côté, se tient une théorisation du fait social : on a là, originellement, l'approche holiste et positiviste de Durkheim et ses continuateurs, pour

qui les comportements individuels sont socialement conditionnés, régis par des lois que seule la science permet d'élucider ; puis l'approche anti-humaniste des structuralistes, pour qui tout processus social est déterminé par des structures fondamentales – le plus souvent inconscientes (cf. le tournant structuraliste).

De l'autre côté, tout en opposition, tout en « versus », se tient une théorisation de l'action sociale – attentive à la signification subjective de l'action, pour son auteur, et soucieuse de sa compréhension, de son interprétation. Dans cette perspective, originellement promue par Weber, les systèmes de valeurs, les codes et modèles, les référentiels normatifs, sont pluriels, et souvent contradictoires. L'individu est ainsi en situation de choix ; il dispose de marges de liberté ; il est arbitre – et créateur, porteur de nouveautés (cf. le tournant postmoderne et le tournant pragmatique).

En insistant sur le signifiant, et sur la grammaire, sur l'idée que la relation et la forme priment sur les éléments, sur la substance, le structuralisme a offert à des disciplines variées – linguistique, psychologie, sociologie, anthropologie – un dispositif conceptuel commun. Ce en quoi il a permis une transdisciplinarité jusqu'alors sans pareil. Avec toujours la même ambition théorique : révéler des règles d'action ignorées par les acteurs eux-mêmes, accéder à un niveau agissant de la réalité, invisible, invariant – les structures sémio-narratives profondes (chez Greimas), les structures élémentaires de la parenté et la formule canonique des mythes, ou dans le désir mimétique (chez Girard), le champ et l'habitus (chez Bourdieu), l'épistémè (chez Foucault), etc. Le structuralisme est ainsi « *retournement d'une fonction constituante en fonction constituée* » (Balibar, 2005, 15) – « *conversion d'un point de vue du sujet constituant au point de vue du sujet constitué* » (ibid.), « *renversement du sujet constituant en subjectivité constituée* » (ibid.). Le structuralisme est déconstruction du sujet comme archè (comme cause, principe originaire) et reconstruction de la subjectivité comme un système d'effets (Balibar, 2005, 5) – la structure est, « *de façon générique, l'opérateur de production de la subjectivité* » (ibid.).

Dans le souci, réactif, de ne pas oublier l'individu, de penser son agency – son agentivité, sa « puissance d'agir » – , le retour à l'acteur s'est effectué en insistant sur la réflexivité de l'individu, réhabilitée, réinstallée au cœur des questionnements théoriques (cf. toute la French theory). La recherche part alors des phénomènes, des actions, des activités observées, pour étudier la conscience que les individus en ont, les objets et les choses comme point de centralité (cf. Callon et Latour). Elle s'astreint à suivre les acteurs au plus près de leur travail interprétatif ; elle écoute leurs explications, leurs arguments, leurs justifications, sans viser à leur réduction ou à leur disqualification (cf. Boltanski et Thévenot).

Antagonistes, les perspectives sont à articuler. Comme le note ainsi Waldenfels (2005, 57), la querelle opposant les structuralistes et post-structuralistes français aux phénoménologues relève d' « *un fratricide frôlant parfois le parricide* », tant ces deux programmes transformèrent les idées traditionnelles de la raison et du sujet, et questionnèrent les oppositions conventionnelles, si culturellement ancrées, du corps et de l'esprit, de « *l'intérieur* » et de « *l'extérieur* » du sujet, de l'individu et du monde.

Trois derniers points sont à signaler, au seuil des différents textes qui suivent.

Il s'agit, tout d'abord, d'observer l'importance du livre, comme format d'expression des pensées. Les théories rapportées ici sont massivement affaire de productions livresques. Et non pas d'articles, courts et dispersés dans des revues académiques. C'est là un fait à toujours méditer – contre les pressions académiques actuelles à la multiplication des *outputs* scientifiques et l'obsession court-termiste des *rankings*. Où se perd l'ambition d'une œuvre.

Il s'agit, également, de reconnaître ici l'héritage original de la pensée artistique. La pensée française, dans son actualité, est très significativement marquée par la double rupture, entreprise par Mallarmé et Rimbaud, de l'alliance entre les mots et le monde – alliance hantant l'histoire intellectuelle, en Occident, depuis les présocratiques. Rupture accomplie par Mallarmé, lorsqu'il introduit un modèle d'énonciation inattentif aux référents – modèle « musical » et non plus « pictural », où ne valent plus que les signifiants (« *Aboli bibelot d'inanité sonore* » ; « à la nue accablante tu »...). Et rupture entreprise par Rimbaud, lorsqu'il déconstruit le sujet en proclamant : « *Je est un autre* »... Comme le note Steiner (1991, 123), « *ces deux entreprises, et tout ce qu'elles impliquent, font éclater les fondations de l'édifice hébraïco-hellénico-cartésien qu'occupaient la ratio et la psychologie de la tradition de communication occidentale. Comparées à cette rupture, il n'est jusqu'aux grandes révolutions politiques et aux grandes guerres de l'histoire de l'Europe des derniers siècles qui ne paraissent secondaires* »... Depuis cette double rupture, le signe apparaît arbitraire et le monde est entré dans « l'ère de l'épilogue ». Depuis cette double rupture, la signification est pensée comme libre donation de sens. Pensée dont on ne cesse d'explorer les conséquences.

Il s'agit, finalement, de reconnaître le fait que, dans le jeu des tournants et des retours, les effets de mode sont d'importance : ainsi Foucault a-t-il longtemps été, et reste encore, un auteur fétiche, s'avérant actuellement l'un des plus cités au monde ; Latour lui succède ; Deleuze pourrait être le prochain – les travaux philosophiques de Castoriadis, de Simondon, de Rancière, suscitent également un intérêt nouvellement marqué, sinon même un cer-

tain engouement¹... Osons alors, dans l'évocation d'auteurs non étudiés ici, suggérer de s'intéresser aussi à Bergson : si Deleuze, étudiant les fondements du structuralisme, en sciences sociales, en a révélé l'essence bergsonienne (par l'attention portée à la différence et à la pensée du « devenir-autre », et par la substitution du possible/réel par le virtuel/actuel), les travaux philosophiques de cet auteur demeurent trop peu exploités. Longtemps, avant le développement du structuralisme, ils n'ont guère servi que comme « antithèses » – leur critique conceptuelle et méthodologique permettant ainsi l'avènement, en France, d'une sociologie « scientifique » (dans la perspective de l'école durkheimienne). Longtemps encore, pendant le développement même du structuralisme, ils n'ont inspiré qu'en silence les travaux en ethnologie et sociologie (Delitz, 2012). Au regard des orientations et préoccupations théoriques actuelles, les thèses qu'ils portent s'avèrent très prometteuses. Elles sont à mobiliser – notamment celles qui, affirmant l'immanence du corps et de l'esprit, du signifiant et du signifié, soulignent l'importance de l'affectivité, de la corporéité, dans le champ du social. Ce qui, comme le note Arppe (2014), constitue l'un des apports les plus conséquents, les plus fructueux, de la *french social theory*...

Références

- Arppe T. (2014), *Affectivity and the Social Bond. Transcendence, Economy and Violence in French Social Theory*, Ashgate.
- Balibar É. (2005), Le structuralisme : une destitution du sujet ?, *Revue de métaphysique et de morale*, 45, 1, 5-22.
- Delitz H. (2012), L'impact de Bergson sur la sociologie et l'ethnologie françaises, *L'Année sociologique*, 62, 1, 41-65.
- Mucchielli L. (2000), Réflexions sur les usages contemporains de Tarde. Tardomania ?, *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 3, 161-184.
- Steiner G. (1991), *Réelles présences*, Paris, Gallimard.
- Waldenfels B. (2005), Normalité et normativité. Entre phénoménologie et structuralisme, *Revue de métaphysique et de morale*, 45, 1, 57-67.

1. Tarde a aussi fait l'objet d'une attention récente très soutenue. « Tardomania », selon l'expression de Mucchielli (2000)...